





*Les bouddhas naissent  
dans le feu*



ÉRIC ROMMELUÈRE

*Les bouddhas naissent  
dans le feu*

ÉDITIONS DU SEUIL

*27 rue Jacob, 75006 Paris*

ISBN 978-2-02-101650-5

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2007

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

## AVERTISSEMENT

Sauf mention particulière, toutes les citations originales sont traduites du chinois ou du japonais par l'auteur.

### ABRÉVIATIONS UTILISÉES

- DZZ *Dôgen zenji zenshû* = *Œuvres complètes du maître zen Dôgen*, éditées par Ôkubo Dôshû, 2 volumes, Tôkyô, Chikuma Shôbô, 1969-1970.
- T *Taishô shinshû daizôkyô* = *Le Grand Canon bouddhique nouvellement compilé en l'ère Taishô*, Taishô issaikyô kankôkai, Tôkyô, 1924-1935, 85 volumes. Les références sont données dans l'ordre successif du volume, de l'ouvrage et de la pagination.
- Z *Dainihon zokuzôkyô* = *Supplément au Canon bouddhique*, Zôkyô Shoin, Kyôto, 1905-1912, 750 volumes. Le numéro du volume est suivi de la pagination.



PRÉFACE

# La parole vive



**L**e zen est l'expérience de l'inconnu. Et devant l'inconnu, le plus souvent, le langage défaille. Pourtant, il nous faut bien oser la parole, la creuser. Il ne s'agit pas simplement d'arranger des mots, de les combiner entre eux, que leur musicalité plaise au lecteur, que ses connaissances s'approfondissent, ou tout simplement qu'il en comprenne le sens. Non, l'enjeu est tout autre : comment puis-je réellement parler de l'éveil ? Ou mieux : comment puis-je laisser l'éveil me parler ? Me bouleverser jusqu'à me secouer de part en part. Oui, l'enjeu est là, ressentir jusqu'au tréfonds de soi comme l'éveil m'invite à m'éveiller.

### *S'éveiller*

« L'éveil », en japonais *satori* : le mot a de la puissance. Serions-nous à ce point endormis qu'il faille nous réveiller ? En réalité, nous savons bien que nous avons parfois des manières d'endormis et d'autres fois comme des fulgurances d'éveillés. Si nous demeurions continuellement dans l'obscurité d'une caverne, aveuglés à force de ténèbres, qu'entendrions-nous du mot « clarté » ? Ce n'est pas tant l'égarement qui nous pèse mais l'entre-deux,

---

*Au milieu de la nuit, le maître Zihu Lizong cria devant la salle des moines : « Il y a un brigand! » Apeurée, toute la communauté s'enfuit en courant. Le maître gagna le cabinet arrière de la salle des moines, il en agrippa un et cria : « Préposé! Je l'ai attrapé! Je l'ai attrapé! » Le moine dit : « Ce n'est pas moi! » Le maître dit : « Ça va! Simplement tu ne te permets pas de l'accepter. »*

*Recueil de la transmission de la lampe de l'ère Jingde<sup>1</sup>*

---

cette oscillation perpétuelle entre nos élans et nos dépités, nos grandeurs morales et nos bassesses du quotidien. Tout bascule à chaque instant. Même dans la plus grande joie, nous pressentons déjà l'éphémère.

Alors quoi? Faudrait-il enfin que nous arrivions à tout séparer, que rien ne se mélange plus, nos peines et nos délices, que nous soyons à jamais délivrés de nos contrariétés? Impossible pourtant. Il n'existe pas deux plans incommensurables, d'un côté les défaillances, de l'autre l'absence de soucis. Dessous, derrière l'illusion, il n'y a rien, sinon encore de l'illusion. Notre réalité est bien là. La pratique du zen n'est pas un exercice de séparation mais de réconciliation : savoir accepter que nous sommes depuis toujours, et encore maintenant, de grands brigands. En nos âmes clivées, nous apprenons l'art d'accepter. S'éveiller ne consiste pas à se détacher de ses illusions, mais à les révéler. Le maître Eihei Dôgen (1200-1253), fondateur de la tradition du zen sôtô au Japon, écrivait d'une formule lapidaire : « Ceux qui éveillent grandement l'illusion sont des bouddhas, ceux qui s'illusionnent grandement sur l'éveil sont des êtres égarés. » (Dans son livret intitulé *Genjôkôan, L'Énigme en présence*<sup>2</sup>.) L'art d'accepter et d'accueillir est subtil et délicat. Bien entendu, dans cet exercice, nous connaissons des ruptures intérieures et des sauts, des portes s'ouvriront, et c'est pourquoi on continuera ici à parler d'éveil. Pourtant, l'éveil ne ressemble *en rien* à ce que vous pourriez imaginer. Il ne sera jamais conforme à vos idées ou à vos attentes. Précisément, il rompt avec toutes les anticipations de l'éveil.

*Il vécut tout d'abord dans un ermitage. Une moniale du nom de Shiji vint jusqu'à son ermitage. Avec son chapeau sur la tête et son bâton en main, elle tourna trois fois autour du maître et lui dit : « Si tu sais parler, j'enlèverai mon chapeau. » Par trois fois, elle l'apostropha, mais à chaque fois le maître ne sut que répondre. Alors la moniale s'en alla. Le maître lui dit : « Il se fait tard, reste donc pour la nuit. » La moniale lui répondit : « Si tu sais parler, je resterai dormir. » Une fois encore, le maître ne sut que dire.*

*Après le départ de la moniale, il se lamenta : « J'ai beau vivre dans le corps d'un homme, je n'en ai pas la vitalité. » Il se demandait s'il ne devait pas abandonner son ermitage pour aller un peu partout s'enquérir, quand, cette nuit-là, le dieu de la montagne lui dit : « Tu n'as pas besoin de quitter cette montagne. Un grand bodhisattva viendra sous peu, pour toi il enseignera la doctrine. » Dans les dix jours, effectivement, le maître Tianlong arriva à l'ermitage. Alors, le maître l'accueillit, le salua et lui raconta l'affaire en détail. Tianlong lui répondit en dressant un doigt. Immédiatement, le maître connut le grand éveil. À partir de ce moment-là, à chaque fois qu'un moine arrivait pour s'enquérir, le maître se contentait habituellement de lever un doigt sans autre explication.*

*Il y avait un jeune garçon novice. Quelqu'un à l'extérieur l'interrogea : « Quel enseignement essentiel donne le maître ? » Le jeune garçon leva le doigt. Il s'en revint et rapporta l'histoire au maître qui, d'un coup de couteau, lui trancha le doigt. Le jeune garçon cria et partit en courant. Le maître le héla et le jeune garçon tourna la tête. À ce moment-là, le maître leva son doigt. Le jeune garçon comprit à la perfection.*

*Sur le point de mourir, le maître dit à la communauté des moines : « J'ai reçu le zen-d'un-doigt de Tianlong et je l'ai utilisé toute ma vie sans jamais l'épuiser. » Sur quoi, il s'éteignit.*

*Recueil de la transmission de la lampe de l'ère Jingde<sup>3</sup>*

---

*Savoir dire*

Chaque génération doit relever le défi : comment rendre dicible l'expérience de l'inconnu, comment déverrouiller la porte pour autrui ? Naturellement pour chacun, une formule, une parole plus singulière résonnera plus que d'autres. Oh, ce n'est pas forcément une parole, d'ailleurs ! Pour dire, il n'est pas nécessaire de faire vibrer ses cordes vocales. Connaissez-vous l'histoire du maître zen Juzhi ? Juzhi – les Japonais prononcent Gutei – vivait il y a bien longtemps, dans la Chine ancienne, à la fin de la dynastie Tang (au IX<sup>e</sup> siècle de notre ère). Ce maître est resté fameux pour son doigt levé. À chaque fois que quelqu'un l'interrogeait, il se contentait de lever un doigt en guise de réponse. Simplement. Uniquement. Encore et encore. Quelle que soit la question, un seul geste.

Il y avait bien un pourquoi. Une fois, le maître Tianlong s'était rendu dans l'ermitage où Juzhi vivait alors en solitaire. Ce « Dragon céleste » (Tianlong) était l'héritier des maîtres les plus féroces de la Chine, ceux que l'on appelait la « Tête de Cheval » (Mazu, 709-788) et la « Grande Prune » (Damei, 752-839). Juzhi l'avait accueilli et salué selon les règles d'usage. Immédiatement, Tianlong leva son doigt. Sans le savoir, ce geste était la réponse qu'attendait Juzhi : il le transperça. Toute sa vie durant, il se contenta de redire cette parole d'éveil dans le secret espoir qu'un autre comprenne à son tour. Le *Jingde chuandeng lu* (*Recueil de la transmission de la lampe de l'ère Jingde*), la grande anthologie des vies des maîtres zen rédigée au tout début du XI<sup>e</sup> siècle (et officiellement

publiée en l'an 1011), condense en quelques lignes sa biographie (p. 14).

Malgré un texte elliptique à la façon des textes chinois, on entrevoit l'allure âpre et énigmatique de Juzhi qui, jusqu'à son dernier souffle, restait bouleversé par le doigt levé de Tianlong. Son zen-d'un-doigt devait sûrement laisser interloqués tous ceux qui s'approchaient de lui. Pourtant, ce doigt levé témoignait d'un « savoir-dire », *dôtoku*, un mot clé de la tradition zen, celui-là même qu'emploie la moniale Shiji en apostrophant Juzhi.

En cette fin d'après-midi, Shiji rejoint son ermitage rustique. Elle porte le traditionnel chapeau de bambou des bonzes. Dans sa main, le grand bâton de bois orné à son extrémité supérieure d'anneaux en métal qui s'entrechoquent et tintent en marchant. Mais plutôt que de se débarrasser de son équipement de voyage, de faire les salutations d'usage, et d'entrer dans l'ordinaire de la conversation, elle n'a de cesse d'éprouver la parole de Juzhi, jusqu'à lui donner le tournis. « Peux-tu le dire ? Sais-tu le dire ? » répète-t-elle. Une fois, deux fois, trois fois, elle tourne autour de lui avec son chapeau et son bâton. La triple circumambulation est un rituel d'origine indienne qui servait à honorer les bouddhas. Juzhi sera-t-il à la hauteur des éveillés ? Mais voilà, il ne sait que dire et la moniale disparaît à la nuit tombée, le plongeant dans les affres intérieures. Il a le corps mais non point la vitalité (le *qi* en chinois) d'un homme ! La quête du savoir-dire commanderait en effet qu'il se mette en marche. Heureusement, le savoir-dire viendra à lui sous la forme d'un doigt levé. Le geste le terras-

sera, jusqu'à provoquer cet immense bouleversement intérieur, le « grand éveil », *daigo*. Il est grand car l'immédiateté de l'expérience submerge tout.

Dès lors, comment pouvait-il parler ? À chaque fois qu'il levait son doigt, Juzhi tentait d'entrouvrir à son tour la porte. Mais tous ne voyaient qu'un étrange doigt levé dans la nuit obscure. Comment préserver la force initiale de la diction ? Un jeune garçon était entré comme novice chez Juzhi. Allant une fois en dehors du monastère, il s'était vu interrogé sur l'enseignement de son maître. Évidemment, le garçon avait levé le doigt. Mais répéter le geste n'était pas nécessairement le comprendre et Juzhi n'avait pas hésité à trancher le doigt qui ne savait rien dire. Cet acte singulier est resté célèbre et a interrogé des générations d'hommes du zen (d'autant que la violence n'est pas de mise dans la tradition des éveillés).

Les paroles zen sont toujours forgées au creuset de l'expérience. Comme ce doigt levé, elles déroutent souvent. Il s'agit de paroles radicales dites, oui, pour déjouer les attentes, déloger les quant-à-soi à la manière du couteau tranchant de Juzhi. En réalité, qui était ce Juzhi ? Un bougre étrange ou une figure d'éveillé ? Sa courte biographie se dérobe à toute explication satisfaisante, comme d'ailleurs la plupart de ces vies étonnantes rassemblées dans ce *Recueil de la lampe*. Qu'éclaire-t-elle ? Non la vérité biographique, le plus souvent délaissée, mais la folie de l'éveil, un éveil qui ne peut être présenté au lecteur que sous la forme d'un radical absolu. L'histoire de ces moines a besoin de s'exposer, de se

dévoiler au risque de la démesure. Car l'éveil est une mesure trop étroite, trop attendue, trop opposée encore à l'égarement. L'hyperbole est nécessaire. Il faut toujours savoir aller plus loin. Dépasser. Creuser sans cesse le savoir-dire, par-delà l'éveil lui-même. « Il y a encore ceux qui réalisent l'éveil au-delà de l'éveil et ceux qui s'illusionnent au sein des illusions », ajoute Dôgen (*L'Énigme en présence*<sup>4</sup>).

### *Se dépouiller du corps et de l'esprit*

Eihei Dôgen appartient, lui, à l'histoire. Les détails de sa vie nous sont connus, son œuvre nous est parvenue, d'ailleurs lui-même prit soin de rassembler et de corriger ses nombreux écrits. Cette même aspiration au savoir-dire parcourt et irrigue toute son œuvre (il a d'ailleurs laissé un livret intitulé justement *Dôtoku, Le Savoir-dire*<sup>5</sup>). Issu de la haute aristocratie japonaise, Dôgen avait reçu l'éducation d'un lettré. Mais s'il savait jouer de la lettre, ce n'était que pour mieux la triturer et en faire jaillir ce nécessaire dire.

Dôgen revient inlassablement sur une expression, en japonais *shinjin datsuraku*, qui sera son doigt levé pour les générations futures. Il la médite au fil de ses enseignements, la dépliant de mille manières, la laissant entendre comme l'expérience fondatrice de sa vie et finalement comme l'expérience ultime du zen. L'expression résiste à une traduction pleinement satisfaisante. Pourtant, mot à mot, les termes se comprennent aisément : *shin* signifie « le corps » ; *shin* (prononcé ici *jin* en composition),

«l'esprit»; *datsu*, «dépouiller», comme lorsqu'on dépouille la peau d'un animal, ou bien «enlever», comme lorsqu'on enlève ses vêtements; *raku*, «tomber», comme tombent les feuilles en automne, ou encore «disparaître», comme disparaissent les étoiles pâlisant au petit matin. En composition, *shinjin* signifie plus que la simple addition du corps et de l'esprit, le terme désigne l'expérience charnelle d'être soi, un individu constitué tout autant de ses attentes que de ses représentations; *daturaku*, c'est «abandonner, lâcher». Quelque chose lâche. Quoi? *Shinjin daturaku*, qu'on pourrait simplement traduire par «le délaissement de l'ego», bien qu'on s'en tienne généralement à la littéralité, «se dépouiller du corps et de l'esprit», même s'il n'est pas sûr que nos oreilles occidentales entendent bien l'expression ainsi traduite.

*C'est le premier du cinquième mois de la première année kinoto-tori de l'ère Baoqing [1225] sous les Grands Song, que, pour la première fois, je me prosternai et que je rencontrai face à face mon défunt maître, l'ancien bouddha de Tian-tong. Et je fus un tant soit peu admis dans sa chambre. M'étant quelque peu dépouillé du corps et de l'esprit, j'ai pu préserver cette transmission face à face et l'initier au Japon.*

*La Transmission face à face*<sup>6</sup>

Ce passage figure dans un livret intitulé *Menju, La Transmission face à face* (1243), que Dôgen a inclus dans sa grande somme inachevée, le *Shôbôgenzô, Le Trésor de l'œil de la vraie loi*. À plusieurs reprises, Dôgen attribue l'expression *shinjin daturaku* à son maître chinois Tian-tong Rujing (1163-1228). Cette première année de l'ère

---

LE CINQUANTE ET UNIÈME PATRIARCHE,  
LE MAÎTRE EIHEI DÔGEN

*Il étudia auprès du maître Rujing de Tiantong. Un jour, Jing s'adressa à la communauté des moines lors de la première méditation matinale et leur dit : « Expérimenter le zen consiste à se dépouiller du corps et de l'esprit. » En entendant cela, le maître réalisa abruptement le grand éveil. Il monta immédiatement dans les appartements de l'abbé y faire brûler de l'encens. Jing lui demanda : « Pourquoi brûler de l'encens ? » Le maître dit : « Le corps et l'esprit se sont dépouillés. » Jing dit : « Le corps et l'esprit sont dépouillés, dépouillés sont le corps et l'esprit. » Le maître dit : « Il s'agit là d'une maîtrise passagère, ne me certifiez pas à la légère. » Jing dit : « Je ne le fais pas. » Le maître dit : « Qu'est-ce qui n'est pas certifié à la légère ? » Jing dit : « Dépouillés sont le corps et l'esprit. » Le maître fit les salutations. Jing dit : « Le dépouillement se dépouille. » À ce moment-là, l'assistant Guangping, qui était de la province de Fu, dit : « Un étranger qui a réalisé un tel état, en vérité, voilà qui est loin d'être ordinaire. » Jing dit : « Combien de fois ai-je ici donné du poing ? Se dépouiller est d'un calme et pourtant cela tient d'un roulement de tonnerre. »*

Keizan, *Recueil de la transmission de la lumière*<sup>7</sup>



RÉALISATION : P.A.O. ÉDITIONS DU SEUIL  
NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI (61250)  
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2007. N° 91356  
IMPRIMÉ EN FRANCE